

# PERFIDIA

## de Lewis Shiner

trad. Claire Michel

- C'est Glenn Miller, dit mon père. Mais ce n'est pas possible.

Le haut de son lit d'hôpital était bloqué à la verticale et la paupière inférieure de son oeil gauche remontait, signe d'avertissement que j'avais appris à identifier quand j'étais enfant. Ma soeur aînée Ann était enfouie dans le fauteuil inclinable et me fixait elle aussi avec colère, elle me reprochait de contrarier mon père. Le lecteur CD était posé sur le plateau à roulettes et mon père manipulait sa télécommande en parlant, revenant au début du CD que je venais de graver et le relançant pour passer quelques secondes d'un solo de trombone basse fidélité.

- Tu connais cet air, bien sûr, dit-il.

- King Porter Stomp.

Ces années d'enfance passées à l'écouter mettre du Glenn Miller sur la chaîne Hi-Fi me servaient enfin.

- Il ratait les notes de la même façon dans l'enregistrement Victor.

- Alors pourquoi est-ce que ça ne peut pas être Miller ? demandai-je.

- Il n'aurait pas joué avec une telle racaille.

Les autres musiciens titubaient à la limite du chaos, jouant avec un abandon qu'on aurait pu situer entre le Dixieland et le bebop.

- On dirait qu'ils sont ivres.

Mon père était profondément attaché à Miller. Ma mère et lui avaient dansé au son de l'orchestre de Miller au Casino Glen Island, sur la jetée de Long Island durant l'été 1942, quand ils avaient seize ans tous les deux. Ce son caractéristique, composé d'une clarinette et de quatre saxos était lié pour toujours dans son esprit à son premier amour et aux premiers mois, encore idéalistes de la guerre.

Mais il y avait une meilleure raison pour que cela ne puisse pas être Miller qui jouait ce solo. Si la date sur l'enregistrement original était exacte, il était censé être mort depuis trois jours.

Cette date était inscrite à l'encre de Chine sur un morceau de sparadrap collé sur une bobine de fil d'acier magnétique. Les chiffres étaient écrits à la main à l'Européenne avec des crochets et la date commençait par le jour : 18/12/44. Je l'avais remportée sur eBay la semaine précédente, dans un lot qui comportait un enregistreur à fil magnétique et une pile de 78 tours de vedettes françaises de la chanson comme Charles Trenet et Edith Piaf.

Il m'avait fallu deux jours entiers pour transférer le contenu de la bobine dans mon ordinateur et j'avais apporté le résultat à mon père pour confirmer ce que je n'osai pas encore espérer... que j'avais touché le gros lot, et fait une de ces trouvailles légendaires dans le monde des collectionneurs, comme l'édition originale d'Huckleberry Finn trouvée dans une foire à tout, ou le Rembrandt recouvert par un paysage du dix-neuvième siècle.

Je propose toutes sortes de choses sur mon site, du piano mécanique Apollo, à la radio Philco des années 30, en passant par un juke-box Wurlitzer original, modèle 1015, tous restaurés avec le plus grand soin. A l'époque du boom d'Internet, j'expédiai mes objets les plus onéreux, à peine trouvés et nettoyés, à des milliardaires instantanés de la Silicon Valley et j'avais trois employés à plein temps qui les rénovaient dans un entrepôt loué. Depuis un an, j'étais revenu dans mon garage, et je passais plus de temps assis devant un navigateur que dans les marchés aux puces et les boutiques de brocanteurs où l'on trouvait les vrais enjeux, et je voulais revenir au sommet. Ce n'était pas seulement pour la liberté

et la sécurité financière, c'était aussi pour l'excitation de la chasse et l'impression de faire quelque chose d'important, de sauvegarder de précieux morceaux d'histoire.

Ou, cette fois, de modifier l'histoire.

Sur le CD, le morceau se décomposa. Après quelques bruits de chaises qu'on déplaçait et une dispute incompréhensible dans une langue qui ressemblait à du français, l'orchestre attaqua en trébuchant une version déguenillée de "Perfidia", la chanson sublime de l'amour trahi. Cette chanson avait été la préférée de ma mère.

Les yeux de mon père montraient son trouble et un début de colère.

- Où as-tu eu ça ?

- Dans une vente aux enchères. Qu'est-ce qui ne va pas ?

- Tout.

Il articulait moins bien depuis son attaque, et sa main droite, posée sur le drap, formait un angle qui aurait dû le gêner. Ces huit derniers mois, le monde avait perdu son sens pour lui, en commençant par un diabète qui s'était déclaré subitement à l'âge de 76 ans. De plus en plus désarmé et inquiet, il avait vu son corps l'abandonner peu à peu : une fracture de la hanche, une phlébite, une infection parodontale, et maintenant l'attaque, comme si sa date limite de garantie était dépassée et que tout le lâchait en même temps. Ce qu'il avait pu faire pendant les cinq ans qui avaient suivi la mort de ma mère paraissait soudain hors de sa portée : laver la vaisselle, changer ses draps, et même faire les courses. Il pouvait passer des heures à arpenter les allées des magasins, à lire les ingrédients sur une boîte de polenta, à comparer les grammes qui différençaient un paquet de viande hachée d'un autre, débordé par des détails qui avaient eu un sens autrefois.

- Qui sont ces gens ? Pourquoi jouent-ils de cette façon ?

- Je ne sais pas, lui dis-je. Mais j'ai l'intention de le découvrir. Ecoute.

On entendit sur le CD un cri venant de l'assistance puis quelque chose qui aurait pu être un claquement de caisse claire ou un coup de feu. Le son de l'orchestre s'estompait, et c'était ainsi que tout finissait, par d'autres cris, des bruits de meubles fracassés et de verre brisé, puis le silence.

- Eteins ça, dit mon père, alors que c'était déjà terminé.

Je sortis le CD et reposai le lecteur sur l'appui de la fenêtre.

- C'est une sorte de faux, dit-il enfin, plus pour lui-même que pour moi. Ils ont pu prendre son solo dans un autre enregistrement et y ajouter un nouveau fond.

- C'était sur un enregistreur à fil magnétique. Je ne l'ai pas payé assez cher pour que cela justifie de se donner autant de mal. Ecoute, je vais chercher d'où ça vient.

- Fais-le. Je veux savoir quel genre de taré a pu concocter un truc pareil.

Il agita vaguement la main gauche.

- Je suis fatigué. Rentrez tous les deux à la maison.

Il était neuf heures du soir ; je pouvais voir par la fenêtre les lumières de Durham. Je m'étais tellement concentré sur l'enregistrement que j'avais perdu toute notion du temps.

Ann se pencha pour l'embrasser, et elle dit :

- Je serai juste dehors si tu as besoin de moi.

- Ça va aller. Va te chercher quelque chose à manger. Ou va au motel et dors, bon sang.

Mon père était venu de Caroline du Nord pour être hospitalisé dans le service de gériatrie de Duke, et Ann avait pris l'avion depuis le Connecticut pour être avec lui. Je lui avais proposé d'utiliser ma chambre d'amis à Raleigh, à quarante kilomètres de là, mais elle voulait pouvoir aller à l'hôpital à pied.

Dans le hall, sa rage déborda.

- Pourquoi fais-tu cela? Siffla-t-elle.

- Je ne l'ai jamais vu aussi intéressé depuis son attaque. Je pense que ça lui a fait du bien.

- Eh bien, pas moi. Et tu aurais au moins pu me demander mon avis d'abord.

La haute taille et la carrure d'Ann l'avaient exposée au ridicule à l'école primaire, et d'aussi loin que je m'en souviens, elle avait été réservée, un peu voûtée, et plus portée aux chuchotements qu'aux cris.

- Est-ce qu'il faut vraiment que tu surveilles mes conversations avec lui maintenant ?

- On dirait. Et ce n'est pas de moi qu'il s'agit. C'est de son rétablissement à lui.

- Moi aussi, je le souhaite.

- Mais c'est moi qui suis ici avec lui, jour après jour.

Il était facile de voir où cela nous menait, à notre mère encore.

- Je dois y aller, dis-je.

Elle se laissa embrasser avec raideur.

- Tu devrais suivre son conseil et te reposer.

- J'y penserai, dit-elle, mais quand les portes de l'ascenseur se refermèrent, je la vis dans la

salle d'attente, à deux portes de sa chambre, qui fixait le sol à ses pieds.

Un mail de la vendeuse m'attendait chez moi. Sa première réponse quand je lui avais écrit pour lui poser des questions sur l'enregistreur avait été prudente. Je m'étais donné du mal pour rédiger le message suivant, lui offrant dix pour cent de ce que l'affaire pourrait me rapporter, dans la limite de mille dollars, tout en minimisant mes chances d'effectuer la vente pour de bon, ne cessant de jouer sur sa culpabilité... dépourvus de provenance, les objets n'avaient pratiquement pas de valeur pour moi.

Elle avait marché, et avait reconnu avoir choisi le tout sur un stand du Marché Vernaison, qui faisait partie du vaste dédale de marchés aux puces de Saint-Ouen, juste au nord de Paris. Elle n'était pas sûre de l'endroit, mais elle se souvenait d'un homme assez âgé aux longs cheveux grisonnants, d'un tapis usé sur un sol de terre battue et d'un lot de réveils Mickey.

Je connaissais le Marché Vernaison parce qu'une de mes concurrentes y tenait une boutique haut de gamme, une femme qui se faisait appeler Madame B. La description de l'étal du vieil homme ne m'évoquait rien, mais à la seule mention de ce quartier de Paris mes paumes transpiraient.

Mes affaires me fournissaient un prétexte pour étudier l'histoire de la musique. Je savais déjà pas mal de choses sur la mort de Miller, et j'étais retourné dans ma bibliothèque la veille au soir. Il semblait que Miller était parti de l'aérodrome de Twinwood Farm, au nord de Londres, le vendredi 15 décembre 1944. Il était censé être en route vers Paris, pour organiser une série de concerts de son Orchestre de l'Armée de l'air, mais l'avion n'était jamais arrivé. De la bonne demi douzaine de légendes qui contestent le rapport officiel, la plus persistante veut qu'il ait fait le trajet la veille, et qu'il ait été mortellement blessé le 18 au cours d'une rixe, dans le quartier chaud de Pigalle. Pigalle était à un court trajet de taxi de l'Hôtel des Olympiades, ou l'orchestre devait loger, et l'Hôtel des Olympiades était tout près du Marché Vernaison à pied.

J'allai au garage regarder l'enregistreur qui était posé sur un établi, son boîtier retiré, on pouvait voir ses jolies et énormes lampes par le côté. J'avais reconnu sur les photos d'eBay un Armour modèle 50, fabriqué pour l'armée et la marine américaines par General Electric, même si je n'en avais encore jamais vu un moi-même. L'avant était plus petit qu'une pochette de vinyle, penché en arrière jusqu'à presque toucher le dos. Les deux bobines montées vers le sommet, mesuraient chacune environ dix centimètres de diamètre et deux centimètres et demi d'épaisseur et contenaient du fil d'acier fin comme un cheveu. Il me faisait penser avant tout au projecteur 8 mm Bell & Howell avec lequel mon père nous avait torturés enfants en montrant à des audiences captives d'invités ses films de famille dont les acteurs étaient Ann et moi enfants et ma mère dans la beauté radieuse de ses trente ans.

L'enregistreur ne fonctionnait pas à son arrivée, mais j'avais eu de la chance. En soufflant à l'air comprimé un demi-siècle de poussière accumulée sur les composants électroniques, j'avais trouvé le bout de fil électrique cassé qui avait provoqué un court-circuit en tombant sur les contacts. Il m'avait suffi de le retirer et de changer un tube grillé en piochant dans mon stock considérable de pièces de rechange... et de nettoyer le fil métallique magnétique.

Le plus difficile était de retirer la corrosion sans affecter les propriétés magnétiques du métal. Pendant huit heures, j'avais fait passer le fil dans un tampon de nettoyage en nylon plié et imbibé de WD 40, laissant les presses de la machine rembobiner régulièrement le fil, l'arrêtant de temps en temps pour vérifier qu'il restait quelque chose. Puis j'avais bricolé une dérivation depuis le haut-parleur intégré, en passant par un pré ampli, puis dans un jack de trois millimètres que je pouvais connecter à mon portable. Avec un soin extrême, je l'avais enregistré sous la forme d'un fichier .wav puis j'avais retravaillé le résultat avec CoolEdit Pro pendant une heure de plus, essayant d'empêcher mes mains de trembler alors que je commençais à comprendre ce que je tenais.

Quand j'arrivai à l'hôpital le lendemain matin suivant, mon père était en train de lire le journal. Ann portait les vêtements que j'avais vus la veille ; elle avait déjà eu des cernes sous les yeux, et il était difficile de dire s'il étaient plus creusés.

- Tu arrives tôt, dit-elle, avec un sourire qui n'arrivait pas à cacher la critique implicite.
- Je prends l'avion pour Paris ce soir.
- Ah, vraiment ?
- Tu vas te renseigner au sujet de cet enregistrement ? demanda mon père.
- Oui, en effet. Mon agence de voyage m'a trouvé une place en promotion.
- Tu en as, de la chance, dit Ann.
- C'est pour mon travail, Ann. Je réprimai mon irritation instinctive. Cet enregistrement pourrait valoir une fortune.
- Bien sûr, dit-elle.
- Ne donne pas à ces Français plus d'argent que tu ne dois, dit mon père.
- Oh, Papa, dis-je. Ne recommence pas.

- Nous avons dû libérer leur fichu pays pendant la Seconde Guerre mondiale, et maintenant...  
 - Pas de politique, dit Ann. Je l'interdis absolument.  
 Je m'assis à côté de lui au bord du lit.  
 - Tu ne vas pas me faire le coup de mourir, n'est-ce pas, Papa ? Pas avant mon retour, en tout cas ?  
 - Qu'est-ce que tu as de si remarquable, qui ferait que je t'attende ?  
 - C'est parce que tu veux savoir comment cette affaire va se terminer.  
 - Je sais déjà que c'est un faux. Mais j'aurai le plaisir de dire que je te l'avais dit. On pourrait croire que je m'en serais lassé au bout de toutes ces années, mais c'est comme le bon vin.  
 Je me penchai pour le serrer dans mes bras, et son bras gauche m'entoura le dos avec une force étonnante. Il avait une barbe de deux jours, et sentait l'odeur empesée du savon d'hôpital.  
 - Je parle sérieusement, dis-je. Je veux que tu prennes soin de toi.  
 - Ouais, ouais. Si tu emballes une de ces petites Françaises, demande-lui si sa mère se souvient de moi.  
 - Je croyais que tu n'étais allé qu'en Allemagne.  
 Son régiment avait libéré Dachau, mais il n'en parlait jamais, ni d'ailleurs d'aucun autre épisode de la guerre.  
 - J'ai voyagé.  
 Il haussa les épaules. Son bras gauche se desserra et je m'écartai.  
 - Ne te laisse pas refileur de faux euros.  
 Ann me suivit dans le couloir, comme je savais qu'elle allait le faire.  
 - Il sera mort avant ton retour. Tout comme...  
 - Je sais, je sais. Tout comme Maman. Je pars moins d'une semaine. Ça ira.  
 - Non.  
 Elle pleurait.  
 - Dors, Ann. Tu as vraiment besoin de dormir.

Je dormis moi-même d'un sommeil agité pendant la traversée, trop à l'étroit pour me détendre et trop fatigué pour lire, mais je retrouvai le moral dès que je fus dans le RER qui allait de Roissy à Paris. On ne pouvait pas confondre le monde gris sous la bruine d'octobre que l'on voyait à l'extérieur du train avec les Etats-Unis, malgré les panneaux publicitaires qui représentaient Speedy Gonzales, Marilyn, Disneyland et Dawson's Creek. Les petites voitures hybrides, les bacs à fleurs aux fenêtres, et même les immeubles en forme de boîtes, comme du Bauhaus raté montraient que l'excès n'était pas le seul mode de vie possible. C'était une leçon que mon pays n'avait pas la curiosité d'apprendre.

J'avais pu avoir une chambre dans mon hôtel habituel, un petit endroit familial du 17<sup>ème</sup> arrondissement, pas loin à pied de la station de métro Place de Clichy, un petit peu plus de Montmartre et de Pigalle. Je m'arrêtai au magasin de l'autre côté de la rue pour choisir des fruits frais et je plaisantais avec l'employé, qui se rappelait ma visite précédente. L'hôtelier lui aussi se souvenait de moi, et il me trouva une chambre qui donnait sur le puits d'aération plutôt que sur le vacarme de la rue.

Le lit occupait presque toute la petite chambre, et il m'attira dès que la porte fut refermée. Je savais que mon horloge biologique se réglerait d'elle-même si je restais debout jusqu'à 10 ou 11 heures et me forçai donc à défaire ma valise, à boire un peu de jus de fruits, et à me laver le visage.

- Hé ho, dis-je au miroir. Allons-y.

La ligne 4 du métro allait jusqu'à Porte de Clignancourt, l'arrêt le plus proche du Marché aux Puces. Je sortis sous une petite pluie, au milieu d'une foule de piétons, surtout des mâles, et noirs et/ou arabes, vêtus de jeans, de baskets et de vestes en cuir, tous munis de portables, parlant vite et marchant avec énergie.

Je pris l'Avenue de la Porte de Clignancourt en direction du nord et au bout de quelques rues apparurent les premiers marchands. Leurs étalages étaient démontables, faits de toile et de tuyaux d'aluminium, ils vendaient surtout des objets neufs : des écharpes indiennes, des masques africains, des outils, des jeans, des piles, des chaussures. Mais c'était comme une musique lointaine, un air qui évoquait les possibilités à venir.

Je passai sous le Périphérique, la voie rapide qui fait le tour de la ville, et le petit village du marché aux puces s'ouvrit sur ma gauche, entouré d'embouteillages et de grappes de piétons. Là, il y avait des étals permanents, bâtiments à un étage en briques ou en parpaings et dont le mur de devant était remplacé par une porte de garage métallique déroulante, ils étaient bourrés de meubles abîmés, de vêtements, de livres, et de bijoux. Plus à l'intérieur, dans les marchés haut de gamme comme le Marché Dauphine et le Marché Serpette, on trouvait des boutiques aux portes de verre, avec des tapis d'Orient, des bureaux anciens, et des lustres.

Je continuai vers le Nord jusqu'au carrefour suivant, et pris la rue des Rosiers, la plus grande

rue du quartier, à gauche. Une arche de métal discrète indiquait l'entrée du Marché Vernaison avec des lettres blanches Art déco sur un fond bleu. Des allées sinueuses, ouvertes à la pluie, relient quelques centaines de stands, dont certains étaient des boutiques élaborées, comme celle de mon amie Madame B et d'autres des placards poussiéreux et immenses, pleins de camelote. Comme dans tous les marchés pour les collectionneurs, les vendeurs étaient les meilleurs clients les uns des autres ; je vis passer un homme pressé avec une large cravate de polyester et un mauvais postiche, il portait une colonnette de bois dans chaque main et arborait un air de triomphe mal dissimulé.

La boutique de Madame B était au milieu du marché, c'était un stand d'angle avec une porte de verre coulissante, des murs clairs, et une épaisse moquette couleur sable qui mettait en valeur les meubles de bois filigranés des Victrola qui étaient sa spécialité. Elle parlait avec un homme à l'allure officielle, vêtu d'un costume et d'un imperméable noir, j'attendis donc dehors tout en admirant un magnifique théâtre de marionnettes du 19ème siècle jusqu'à ce qu'il s'en aille.

"*Bonjour, François,*" dit-elle, chantant presque les mots et, levant les yeux, je la vis sur le seuil. Elle avait cinquante ans et quelques, un peu plus que moi. Ses cheveux noirs étaient coupés à la hauteur des épaules, et elle portait une frange noire austère, assortie à ses lunettes cerclées de noir, ses longues robes noires anciennes, et son fume-cigarette noir.

- Un problème ? demandai-je, montrant du menton l'homme en imperméable.

Elle secoua la tête et me tendit la main, paume vers le bas.

- Quelle charmante surprise de vous voir. Vous venez acheter aujourd'hui, ou juste regarder ?

Elle me parlait la plupart du temps en anglais, et je répondais en français du mieux que je le pouvais.

- Je cherche une personne.

Je lui montrai les photos de l'enregistreur à fil magnétique, et nous échangeâmes quelques plaisanteries. Ses affaires étaient aussi mauvaises que les miennes... personne n'avait d'argent, et avec le 11 septembre et la guerre d'Irak, les touristes américains avaient quasiment disparu.

Elle finit par désigner une des photos d'un long ongle rouge.

- Et cet article, dit-elle, passant aux termes d'eBay comme beaucoup de gens de la profession, n'est pas un des miens.

- On m'a dit qu'il venait d'un stand du Marché Vernaison. Tenu par un homme assez âgé, peut-être, avec de longs cheveux gris ?

- Ça me dit quelque chose, je pense. Quand je l'ai vu, il m'a intéressée, mais c'était un peu cher, peut-être. Je suis repartie une journée en espérant que l'homme reprendrait ses esprits le lendemain, et voilà, le lendemain il n'y était plus.

- Vous vous rappelez qui c'était ?

- Peut-être Philippe, je crois, dans la rangée 9 ? Allons voir.

Elle ferma boutique et partit d'un bon pas sous la pluie, en l'ignorant, comme la plupart des autochtones semblaient le faire. Le marché ne comportait que neuf rangées, orientées plus ou moins nord-sud, mais j'avais encore du mal à me rappeler où se trouvaient des vendeurs particuliers, et j'avais tourné en rond plus d'une fois.

La rangée 9 était la partie pauvre du Marché Vernaison, la dernière station où arrivaient les objets vieux et abîmés avant leur mise au rebut. Je ne pouvais m'empêcher de me demander comment certains des vendeurs payaient leurs emplacements et quel plaisir ils pouvaient trouver à rester assis tout le week-end au milieu d'un tas d'objets laids et inutiles, leurs yeux vides ne remarquant même pas les quelques clients pressés.

Au coin où la rangée 9 tournait vers l'Est pour se terminer par le café du marché, un homme d'une soixantaine d'années était assis les yeux fermés, écoutant un vinyle égratigné sur un électrophone portable qui ressemblait beaucoup à celui que j'avais quand j'étais au lycée. Il avait de longs cheveux gris, portait des lunettes du type Ray Ban, une chemise de flanelle à carreaux et une Ascot. Son stand correspondait à la description de la vendeuse d'eBay, jusqu'au tapis usé et aux souvenirs de Mickey. Il y avait aussi du matériel électronique : une platine de magnétophone bon marché du début des années soixante, des talkies-walkies, un oscilloscope analogique et un transistor de poche.

"*Bonjour, Philippe,*" se remit à chanter Madame B.

Il ne montra pas qu'il avait entendu.

- Voici mon ami François, dit-elle en français, il voudrait des renseignements au sujet de quelque chose que vous avez peut-être vendu.

- A une américaine, dis-je, étalant les photos sur son bureau presque vide.

Philippe semblait vivre à un rythme totalement différent de celui de Madame B. Il prit lentement chaque photo, puis l'examina, comme s'il y cherchait quelque chose qui pourrait lui remonter le moral.

- C'est une machine à enregistrer, dis-je, espérant le faire réagir plus vite. Elle enregistre sur une bobine de fil.

Je n'en connaissais pas le nom français.

- Il faut que je retourne à mon magasin, dit Madame B. Bonne chance pour votre recherche.

Je l'embrassai sur les deux joues et, se précipitant dehors, elle parut emporter avec elle toute l'énergie qui restait dans la pièce. Philippe finit par soupirer, il reposa la dernière photo, et haussa les épaules d'une façon élaborée.

- Alors, dis-je, luttant pour ne pas perdre patience, c'était peut-être à vous ?

- Peut-être.

On entendait à peine sa voix avec la musique.

- Je ne travaille pas pour les autorités, dis-je, pensant à l'homme en imperméable noir. Peu m'importe si vous payez vos impôts ou comment vous tenez vos comptes. Je veux juste savoir d'où venait cet objet. Je suis un marchand, comme vous, et de connaître sa provenance me serait très utile. Est-ce le bon mot ? *La provenance* ?

Il hocha lentement la tête.

- Beaucoup de choses passent par ici. C'est difficile de garder la trace de tout.

- Mais cet objet est très inhabituel, *non* ? Je pense que vous n'en avez pas eu beaucoup d'autres.

Il haussa à nouveau les épaules. J'eus l'impression que nous étions arrivés à une impasse, et j'inspectais son étal quelques minutes, essayant une paire de lunettes de soleil, feuilletant les cartes postales, essayant de trouver une façon de l'atteindre.

- Vous aimez Jacques Brel, non ?

Je montrai l'électrophone.

- Bien sûr. Vous le connaissez ?

- Un peu. J'aime le fait qu'il ait arrêté de faire de la scène quand il a eu assez. Et qu'il ait refusé de tourner aux Etats-Unis à cause de la guerre du Vietnam.

- Vous êtes américain, ou anglais ?

Le compliment implicite était que je ne m'étais pas tout de suite trahi.

- Américain, dis-je, mais je n'en suis pas fier ces temps-ci.

Il hocha la tête.

- Vous avez un autre Vietnam maintenant, je pense.

Il montra l'électrophone.

- Vous connaissez ce disque ?

J'avais reconnu la voix, mais rien de plus, et je tentai la vérité.

- Non, dis-je.

- C'est normal. C'était son premier. Il n'est sorti qu'en France.

- Avez-vous ses enregistrements radio de 1953 ?

- Je les ai. C'est intéressant, mais ils sont sur un CD. Je trouve les CD trop froids.

Pour ma part je ne comprenais pas en quoi les bruits et les sifflements pouvaient rendre un enregistrement plus désirable, mais je comprenais aussi que beaucoup de gens ne partageaient pas mon avis.

- Ils sont aussi sur un Vinyle, c'est un... quel est le mot ? ... en anglais, on dit "bootleg".

- Nous disons "bootleg" aussi. Vous avez ce disque ? Je n'en ai jamais entendu parler.

- J'ai un ami qui l'a. Si vous me donnez votre adresse, je me ferai un plaisir de vous l'envoyer.

- Et pourquoi ?

Sa question n'était pas hostile, mais son scepticisme me surprit.

- C'est à cause de cette information que vous voulez ?

- Parce qu'il aurait plus de valeur pour vous que pour la personne qui l'a. Et que cette personne me doit un service. Ce n'est pas grand-chose.

Il se tut un moment, puis il désigna l'électrophone et dit : "Écoutez." Dans le disque, Brel se fâcha soudain, crachant les mots avec une fureur théâtrale. Cela ne me touchait pas particulièrement, mais je voyais que Philippe était ému.

A la fin de la chanson, il dit :

- Cela fait plus de 35 ans maintenant que j'écoute ce disque. Et je trouve toujours que c'est incroyable d'entendre un homme parler d'une façon tellement... simple et directe de ses émotions.

- Oui, dis-je. Je vois exactement ce que vous voulez dire.

Il prit un crayon de bois jaune dans un pot sur son bureau, l'examina, puis il utilisa un taille-crayon gros comme le pouce pour en affûter la pointe. Sur une fiche blanche prise dans une boîte de bois, il écrivit son nom et son adresse d'une écriture ornementée, puis il tapota le bord de la fiche comme s'il voulait en retirer le moindre reste de graphite avant de me la tendre.

- Enchanté, dis-je en lisant, et je lui tendis la main. Je m'appelle Frank. Frank Delacorte.

Il me donna une poignée de main ferme.

- Revenez lundi après-midi. Je trouverai ce que je pourrai.

Le soir tombait déjà quand je sortis du métro Place de Clichy. J'appelai les Etats-Unis de mon portable et je fis envoyer le bootleg de Jacques Brel à Philippe en express. Quand j'eus terminé, une vague de fatigue me tomba dessus, si forte que je m'évanouis presque. Je savais que si je retournais à l'hôtel, je m'endormirai en quelques minutes, aussi je descendis le Boulevard des Batignolles jusqu'au Mont Liban, mon restaurant préféré du quartier. Je n'avais jamais eu le cœur de leur dire à quel point les traductions anglaises de leur menu étaient merveilleusement ineptes : "Filet d'agneau cru, espionné" "Foie de poulet tient dans le citron" et ma préférée, "Pizza fille en viande, tomates."

Ils m'installèrent en vitrine, à une table de deux places. Je pensais à une époque, juste après la fac, où j'avais travaillé dans une boîte d'électronique avec des horaires improbables. J'aimais manger seul, à l'époque, mais maintenant que j'allais sur cinquante ans, trois ans après la rupture d'un long mariage, cela me semblait plutôt stigmatisant. J'aimais mon travail, surtout quand j'étais assez occupé pour avoir l'impression de renverser l'entropie de façon substantielle. Mais je savais aussi que je n'apportai rien de nouveau au monde. Pas de nouvelle musique, pas d'enfants, pas d'inventions qui allaient le transformer. Une vie comme la mienne aurait été bien remplie pour mon père ; il avait été soldat puis vendeur, avait payé ses dettes, et il allait laisser le monde meilleur du fait de ce qu'il avait été. Et j'étais plutôt heureux en général. Ce qui me manquait, c'était un sens à ma vie, ce qui n'était peut-être qu'une autre façon de dire que j'aurais aimé avoir quelqu'un avec qui la partager.

Je festoyai de Foul Moudamas, de Moutabal, de Falafel et de Moujaddara ("Purée de lentilles avec le riz à la manière libanaise") et me dis combien mon père aurait aimé cet endroit. Nous étions allés deux fois en Europe quand j'étais adolescent, et mon père s'était attaqué à toutes les cuisines locales avec curiosité et appréciation, pendant que ma mère grignotait des biscuits d'apéritif et priait qu'on lui donne un simple hamburger.

Ce souvenir me rendit impatient de parler avec lui, aussi je payai la note et sortis dans la nuit. Les gens du quartier promenaient leurs chiens, se précipitaient vers le métro en tenue de soirée, ou se dirigeaient vers leurs appartements avec une bouteille de vin ou une baguette enveloppée de papier. Les subtiles différences par rapport à chez moi... la mélodie des voix à peine audibles à l'arrière-plan, la teinte des lampadaires, les écriteaux dans les vitrines des magasins... me libéraient et m'enivraient.

Je pris ma douche, me mis au lit et appelai l'hôpital. Mon père avait une voix faible mais joyeuse, et Ann essaya vraiment de ne pas avoir l'air de se sacrifier. J'étais trop fatigué pour réagir, et je m'endormis quelques secondes après avoir raccroché.

Cela faisait un drôle d'effet d'être venu si loin et de ne pas continuer mes recherches le dimanche. Ma sonnerie me réveilla à sept heures et je pris la ligne 13 du métro, traversant toute la ville jusqu'à Porte de Vanves, je passai la matinée là-bas, au Marché aux Pucés. Je n'y trouvai rien pour moi, mais je pris quelques étiquettes de vin pour mon père, qui avait essayé de développer des prétentions dans cette direction depuis qu'il était à la retraite.

Vers une heure, les brocanteurs remballaient et les marchands de vêtements neufs s'installaient. Le soleil avait traversé les nuages déchiquetés du matin et je cédai à un besoin subit de voir la Seine et l'Île de la Cité.

Pour les cyniques, le fait que Paris soit rempli d'amoureux n'est qu'une légende, mais je les voyais partout. Dans le métro qui allait à Saint-Michel, une fille avait passé les bras derrière le cou de son ami et, tous les quelques mots, elle se penchait pour l'embrasser. Je dus détourner le regard et, ce faisant, je vis qu'une femme assise en face de moi les regardait aussi. Elle avait environ quarante ans, des cheveux blonds et très courts et un joli visage bronzé. Elle me fit un sourire de reconnaissance gêné puis baissa les yeux vers ses genoux.

Le soleil brillait sans nuages sur le Boulevard Saint-Michel, et les parisiens s'étaient entassés avec les touristes aux petites tables des cafés. Je traversai la Seine jusqu'à l'Île de la Cité et je vis d'autres couples apportés par le vent qui se tenaient par la main au sud de Notre Dame, dans les jardins où les feuilles commençaient juste à changer de couleur.

Je sortis par le Pont Saint-Louis qui était fermé à la circulation le dimanche, et je m'arrêtai pour écouter un clarinettiste et un pianiste qui avaient fait rouler un petit piano droit jusque sur le pont. La vue était impressionnante : au nord l'étendue de la Seine et l'ancien Hôtel de Ville, derrière moi la flèche dressée de Notre Dame, à ma droite les vieilles rues sinueuses du Quartier Latin, et droit devant les élégantes demeures 17<sup>ème</sup> siècle de l'Île Saint-Louis.

Trente ou quarante touristes écoutaient à une distance prudente. J'y vis la femme blonde du métro, qui était plus près des musiciens que les autres. Elle avait posé son manteau sur son sac à ses pieds ; sa robe courte dévoilait un corps mince et des jambes musclées.

C'étaient ses pieds qui retenaient mon attention. Elle les bougeait en suivant un enchaînement

de Swing de la Côte Est, balancement, triple pas, triple pas, se déplaçant juste assez occupant pour que ses hanches tanguent. J'y reconnus une sorte de signal de détresse international qui signifiait, "Dansez avec moi."

J'étais encore en train de me demander si je devais y répondre quand les musiciens terminèrent "New York, New York" et commencèrent le standard de Benny Goodman "Don't be that way". Ce fut trop pour moi. J'avançai et lui tendis la main gauche. Elle leva le doigt, fourra son sac et son manteau à côté du piano, puis revint, prit ma main et sourit, révélant une cicatrice pâle et irrégulière sur une de ses joues. Je la tournai face à moi, posai la main droite sur son dos et la menai en dansant vers le centre du pont.

Elle était vive et réceptive, elle me suivait mais sentait aussi la musique, et passait sans effort des rythmes à six temps aux rythmes à huit temps, sans jamais perdre le sourire. C'était un de mes airs préférés, le soleil se reflétait sur le fleuve étincelant, les mouettes tournaient autour du pont, criant de plaisir et je reconnus un de ces rares moments dont on perçoit la perfection au moment même où ils se déroulent.

- Je m'appelle Frank, dis-je, quand le morceau s'arrêta. Vous êtes une excellente danseuse.

Puis je me repris et je demandai, "*Est-ce que tu parles anglais ?*"

- Sandy, dit-elle. Et je suis anglaise.

- De Manchester ?

- A l'origine. De Londres maintenant. Un point pour vous... la plupart des américains ne distinguent pas les écossais des gallois. Et vous êtes un bon danseur, aussi.

- Merci.

L'orchestre attaqua "Moonglow".

- Voulez-vous essayer à nouveau ?

Après "Moonglow", il joua "In the Mood," qui était peut-être le tube le plus durable de la formation de Miller.

- Pourquoi riez-vous ? demanda Sandy.

- C'est Glenn Miller, dis-je, je vous raconterai plus tard.

Il y avait maintenant deux autres couples qui dansaient, et les musiciens en rajoutaient pour nous, le clarinettiste pointait son instrument tout droit vers le ciel, le pianiste avait fait basculer son tabouret pour jouer debout. Ils prolongèrent le morceau pour jouer des solos supplémentaires, mais j'en voulais encore plus. Quand ils s'arrêtèrent, j'inclinai Sandy loin en arrière et la tint ainsi une seconde ou deux, puis nous applaudîmes tous et je lançai un billet de cinq euros dans l'étui de la clarinette, ils emportèrent le piano, et ce fut fini.

- Waouh, dit Sandy, c'était merveilleux. Est-ce que vous avez envie d'un café ou de quelque chose à boire ?

Nous passâmes sur l'île Saint-Louis et je dus résister à une envie de lui prendre la main.

- Que faites-vous à Paris ? demandai-je.

- Je prends une semaine de vacances. Qui se termine demain, malheureusement. Puis je reprends le train et je serai de retour à Oxford Street chez Marks and Sparks. Elle me regarda. C'est...

- Je sais. Marks and Spencer. Je suis allé à celui-là précisément.

- Vous voyagez beaucoup, non ? Vous êtes ici pour affaires ?

Je lui parlai de l'enregistreur et de Glenn Miller pendant que nous faisons la queue pour acheter des chocolats chauds à emporter dans un café archi plein. Je ressentais encore l'intimité de la danse et je ne voyais pas de mal à en parler. Quand j'arrivai à l'histoire des prostituées et de l'ivrognerie, je pus voir son expression changer.

- Mais c'est tout à fait horrible, dit-elle. Qu'avez-vous l'intention de faire de cette chose ?

- La vendre aux enchères, probablement.

- Mais est-ce qu'il ne va pas y avoir un scandale ? Cet homme, c'était un héros de la guerre, je veux dire.

Mes fantasmes romantiques se faisaient la valise, et je m'en voulais d'avoir perdu la tête aussi facilement, d'avoir cru que de bien bouger ensemble pouvait signifier quelque chose de plus.

- Notre gouvernement a menti à propos de Glenn Miller, exactement comme il a menti à propos des armes en Irak.

Elle secoua la tête.

- Je ne peux pas supporter que les gens parlent de leurs dirigeants de cette façon. C'est un tel manque de respect.

Je sentis monter la colère. Les discussions politiques finissaient toujours par me rappeler ma propre impuissance. Que représentait mon unique vote par rapport au pouvoir des lobbies et des riches groupements d'intérêt, pour les actionnaires qui finançaient les campagnes électorales et pour les médias ? Je bus mon chocolat chaud et jetai la tasse.

- C'était super de danser avec vous, dis-je, et je le pensai vraiment. Il faut que j'y aille.  
Je commençai à m'éloigner, mais elle m'attrapa par le bras, avec une force étonnante.  
- Attendez.

J'attendis les mains enfoncées dans les poches. Elle ne tint pas compte de mon attitude défensive et passa les bras autour de ma taille puis enfouit son visage dans ma poitrine. Je sentais le doux parfum de ses cheveux.

Elle dit :

- Je dois reprendre ma petite vie triste et ennuyeuse demain et je ne veux pas que ceci soit déjà fini. S'il te plaît ? Est-ce qu'on ne pourrait pas simplement aller manger et faire un peu semblant ? Aller danser peut-être ? Nous ne sommes pas obligés de parler de politique ou de Glenn Miller ou de rien d'important. Nous pourrions être deux personnes complètement différentes, juste ce soir. Non ?

Sans que j'aie eu conscience de l'avoir décidé, mes bras l'entourèrent.

- Oui. Bien sûr. Bien sûr que nous le pouvons.

Elle me regarda avec des yeux gris sérieux et un grand sourire puis elle m'embrassa rapidement, d'une façon si douce et si inattendue qu'elle pulvérisa ce qui aurait pu me rester de volonté.

Elle m'emmena au Marché aux Oiseaux, à la sortie du métro Cité, on y vendait de tout, des hamsters, des cacatoès, des chinchillas et des chiens de prairie. Restant fidèle à l'esprit de notre marché, j'ignorai les doutes que j'aurais pu avoir au sujet des cages et je me concentrai sur sa joie. De là, nous traversâmes la Seine pour aller jusqu'aux tuyaux géants qui ressemblaient à des jouets du Centre Pompidou où nous regardâmes un clown qui jonglait avec le feu juché sur un monocycle énorme, puis nous traversâmes le parc à gradins des Halles, nous tenant la main au coucher du soleil. Nous nous arrê tâmes pour dîner dans un restaurant indien qui était près de mon hôtel, écartant rapidement les sujets qui menaçaient de tourner à l'aigre, comme nos goûts différents en cinéma, et luttant pour nous en tenir à ceux qui semblaient inoffensifs, comme nos lointains passés, ou les endroits où j'avais été et où elle avait toujours eu envie d'aller. Cet effort partagé nous rapprocha, comme une sorte d'entraînement.

Quand nous ressortîmes dans la rue, le vent s'était levé et la température avait chuté. Elle se blottit sous mon bras gauche pour se réchauffer et j'ouvris mon manteau pour l'envelopper dedans, puis je tournai son visage vers le haut et l'embrassai. Elle avait un goût de cardamome et de vin. Ses lèvres, d'abord tendues, s'ouvrirent avec abandon.

- Est-ce que tu as un endroit où nous pouvons aller ? chuchota-t-elle.

- Mon hôtel est juste en haut de la rue.

- Et est-ce que tu as, tu sais...

- Des capotes ? Oui. Je ne pensais pas les utiliser, mais...

- Mais on ne sait jamais.

Une fois dans ma chambre, nous nous sentîmes à nouveau embarrassés. Il ne s'y trouvait rien d'autre que le lit double, deux petites tables de nuit et un petit frigo. La télé était accrochée au plafond et l'armoire était petite et dépourvue de portes. J'allai fermer la fenêtre sur le puits d'aération et Sandy dit :

- On gèle ici.

- Je sais, dis-je. Désolé.

Je retirai mon manteau et pris le sien.

- Enlève tes chaussures et rentre dans le lit. Je vais te réchauffer.

L'alèse en plastique du matelas fit des bruits de froissements quand nous entrâmes. Je remontai les couvertures sur nous et la tint dans me bras une minute ou deux, tout habillée, sans rien dire.

J'écoutais le rythme de sa respiration, étranger et réconfortant en même temps, et je sentis les muscles de son dos se détendre lentement. J'enfouis mon nez dans son cou, inhalant la chaleur de sa peau, puis j'embrassai son cou, son oreille, sa bouche. Nous nous dépêtrâmes lentement de nos vêtements et les fîmes tomber par terre, puis j'avais une capote et j'embrassais ses seins et ses petits tétons durs, et je descendais pour goûter entre ses jambes. Il y avait si longtemps.

- Mmmmm, dit-elle. C'est une sensation merveilleuse, mais si tu essayes de me faire jouir, il faut que je te prévienne que cela n'arrivera pas.

- Non ?

- Pas avec un homme. Même pas en présence d'un homme, si c'était ta prochaine question.

J'apprécie ta prévenance, mais tu devrais continuer et te faire plaisir.

- Et qu'est-ce que tu y trouveras ?

- Ne te tracasse pas, c'est agréable. Oh, ne discutons pas. Fais-moi juste l'amour, veux-tu ?

J'avais balancé toute la soirée entre désir et irritation, mais j'arrêtai là toute réflexion et laissai mon corps se débrouiller. Quand je la pénétrai, elle dit :

- Oui. Oh, oui.

Plus tard, je la questionnai au sujet de sa cicatrice.

Quand elle me répondit enfin, ce fut d'une voix ferme, dépourvue d'affect.

- Il y a environ quatre ans, je rentrais tard d'une boîte et un homme en passe-montagne...

comment on appelle ça ?

- Cagoule.

- Oui, un de ceux-là. Il tenait une bouteille cassée et il m'a entraînée dans un parking. J'ai été si surprise au début que je n'ai pas pensé à crier avant qu'il ne soit trop tard, qu'il tienne la bouteille contre ma gorge et qu'il arrache mes collants. Il n'a pas dit un mot, et quand il a terminé, il a fait tourner le verre dans ma joue, comme si je le dégoûtais.

- Mon Dieu. Je suis vraiment désolé.

- J'avais un portable et j'ai appelé la police quand il s'en allait. J'ai eu de la chance... ils l'ont attrapé, et ils l'ont enfermé, même si ce n'était que pour deux ans. C'est alors que j'ai quitté Manchester. Je savais qu'il n'y avait pas plus de chances que cela se reproduise là-bas qu'à Londres, mais je n'arrivait tout simplement plus à m'y sentir en sécurité, tu vois ?

Je ne savais que faire ni que dire. Nous étions encore tous les deux nus et il ne me semblait pas correct de la serrer dans mes bras, alors, à la place, je lui pris la main.

- A partir de là, on peut facilement se dire que les hommes ne sont que des animaux et tout, mais je ne voulais pas devenir comme ça. Alors j'ai dû tout renfermer et le mettre de côté, comme si c'était arrivé à quelqu'un d'autre. Et c'est ce qui s'est passé, d'une certaine manière, tu sais, je n'étais pas vraiment là, je veux dire. Et je sais que tu es contre l'autorité et tout ça, mais je serai toujours reconnaissante qu'il y ait eu des forces de l'ordre cette nuit-là.

Je lui en voulais d'utiliser son horreur personnelle pour marquer des points dans notre débat politique en cours. Elle avait battu d'avance tout ce que j'aurais pu dire comme le fait que les forces de l'ordre n'avaient pas réussi à prévenir l'agression pour commencer, ou leur incapacité à lui éviter de vivre dans la crainte par la suite. Je n'avais pas été là, après tout ; ce n'était pas moi qui souffrait.

- Et je n'en veux pas aux hommes en général, dit-elle, ils ont de bons côtés. La danse. Le sexe, quand c'est doux, comme avec toi. Simplement on ne peut pas leur faire confiance, c'est tout.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- C'est le sexe. Les hommes trichent, je veux dire. C'est comme ça qu'ils sont.

- Pas moi, dis-je.

- Bon. Tu es peut-être l'exception.

Elle m'embrassa le front d'une façon qui me parût très condescendante et me tourna le dos.

J'essayai encore de trouver les mots pour lui répondre quand elle se mit à ronfler doucement. Je la regardais un moment dans la faible lumière émise par le puits d'aération et je finis par arriver à retourner à la première impression qu'elle m'avait faite, celle d'une voyageuse perdue et solitaire de plus, pas si différente de moi. Je me blottis contre son dos et la sentis tressaillir légèrement contre moi en s'adaptant, puis le sommeil m'emporta aussi.

Je me réveillai à sept heures du matin et vis Sandy trier ses vêtements dans la pénombre.

- Tu ne pars pas ? demandai-je.

- Je dois partir. Il faut que je fasse mes bagages et que je prenne le train.

- Pas tout de suite. Je lui pris la main et lui montrai ce que j'avais en tête.

- Oh, dit-elle. Eh bien...

Ensuite, ce fut comme si nous avions rembobiné les dix-huit heures précédentes et que soudain nous étions à nouveau des étrangers qui n'avaient rien à se dire. Elle alla à la salle de bains puis s'habilla tout de suite.

- Est-ce que je peux venir à la gare avec toi ? demandai-je.

- Je ne veux même pas que tu sortes du lit.

Elle se pencha pour m'embrasser la joue et chuchota :

- Merci. C'était parfait.

- Et ton adresse, ou un numéro de téléphone ? Comment te joindre ?

Elle faillit dire quelque chose, puis elle se ravisa. Elle nota un numéro de téléphone sur un bout de papier à lignes qu'elle sortit de son sac et elle me le tendit.

- Au revoir, maintenant, dit-elle, et elle se glissa dehors.

Je me sentais comme si j'avais passé la nuit à boire... à l'époque où je le faisais... la gueule de bois en moins. C'était comme si j'avais gâché quelque chose.

J'essayai de me rendormir, mais je n'arrivai pas à trouver une position confortable pour mon corps ou pour mon esprit. La pluie avait repris, froide et persistante, mais j'avais des chaussures chaudes et un parapluie, alors je pris le petit déjeuner continental de l'hôtel et je partis vers le marché de

la Porte de Montreuil, pensant à mettre un petit enregistreur à cassettes dans ma poche au cas où.

Le marché se trouvait dans un quartier commerçant gris et sans personnalité à la limite est de la ville. Le lundi, on y vendait surtout des vêtements neufs, mais en s'enfonçant entre les stands, on trouvait toujours quelques antiquités intéressantes et des objets de collection parmi les vieux outils et les assiettes ébréchées. Rien pour moi, en tous cas, pas ce matin-là.

L'idée de retourner au Vernaison me rendait nerveux. Philippe avait de bonnes intentions, j'en étais sûr, mais j'étais revenu trop souvent voir des marchands comme lui pour ne trouver qu'embaras et faux-fuyants. Mais, après avoir fait un tour, je m'aperçus que je ne pouvais plus attendre. Courant presque, je retournai au métro sous la pluie et changeai deux fois de ligne avec précipitation.

Quand j'arrivai enfin au Marché Vernaison il était deux heures de l'après-midi et la baraque de Philippe était ouverte, mais déserte. J'attendis cinq minutes, allant et venant dans l'allée étroite et, au moment où j'allais renoncer, je le vis arriver de l'entrée du marché, tête baissée, tenant un paquet de la FedEx dans les mains. Je me rendis compte que le moment n'aurait pas pu être mieux choisi. Il me vit, leva le paquet, et sourit.

Je le suivis dans son stand.

- Veuillez m'excuser, dit-il.

J'attendis pendant qu'il déballait soigneusement le paquet, sortait le disque, et l'admirait.

- Il est encore scellé, dit-il. C'est remarquable.

Il frotta le bord de l'album contre la jambe de son pantalon avec un doigté d'expert, ouvrant le film plastique, et il s'arrêta pour respirer l'odeur du vinyle, du carton, et de la colle avant d'installer le disque sur la platine et de le nettoyer soigneusement. J'essayai de me le représenter en train de préparer un repas avec la même lenteur délibérée, et je me dis qu'il mangeait souvent dehors.

Le vinyle craqua et siffla, un speaker fit une brève présentation, puis Brel se mit à chanter, s'accompagnant à la guitare. "Et voilà," dit doucement Philippe, puis il se tourna vers moi et me dit, en anglais :

- Je vous remercie beaucoup pour ce cadeau.

- Je vous en prie, dis-je.

Il prit une autre fiche dans la poche intérieure de sa veste et il me la tendit. J'appréciai le fait qu'il l'ait préparée avant que le paquet n'arrive.

- Voici la personne qui m'a vendu l'enregistreur, dit-il en français. En même temps que beaucoup d'autres choses. Il peut vous voir cet après-midi si vous voulez.

- Merci. C'est très aimable de votre part. Si cela ne vous ennuie pas, pourriez-vous me dire quelles autres sortes de choses il vous a vendues ?

- La plupart sont parties. Une radio, un Victrola que notre amie Madame B a acheté, de l'argenterie. Il avait aussi de la vaisselle et des vêtements de femme qui ne m'intéressaient pas. Il travaille dans l'immobilier, à ce qu'il dit. Il trouve des choses de temps en temps dans les maisons qu'il achète, et il me tient au courant.

- Il n'a pas dit où il avait eu l'enregistreur ?

- Dans une vieille maison, je crois. Peut-être que le propriétaire est mort.

- Avez-vous vu la maison ?

- Toutes les affaires étaient dans des cartons, dans son coffre. J'ai l'impression qu'il vit dans cette voiture.

Il me regarda par-dessus ses lunettes.

- Vraiment.

Juste à ce moment-là, un homme en imperméable noir passa. Je ne pensais pas que c'était celui que j'avais vu chez Madame B samedi, mais cela me rendit inexplicablement nerveux. Je remerciai encore une fois Philippe et lui serrai la main ; quand je partis, il était en train de remettre l'aiguille au début du disque.

J'appelai l'homme de la carte, Vlad Dimitriev, depuis la rue devant le Marché Vernaison. J'étais encore nerveux, et, à la façon dont je regardais autour de moi, les gens devaient se dire que j'étais un trafiquant de drogue. La communication était mauvaise et il me fallut du temps pour le convaincre que j'étais un collectionneur d'objets anciens et que je n'essayais pas de le piéger pour qu'il avoue quoi que ce soit. Il finit par accepter de me rencontrer aux abords du marché, là où l'avenue Michelet croisait la route d'accès à la boucle. Je devrai chercher une Mercedes couleur crème.

Une demi-heure après, la voiture arriva au milieu de la circulation grouillante du virage... des piétons, des vélos, des motos, des camionnettes... et la fendit comme une orque. Vlad avait descendu sa vitre, il criait et agitait le poing en direction d'un groupe de gamins qui avaient essayé de traverser juste devant lui. Il était un peu plus jeune que moi, avait les cheveux longs et plaqués en arrière, un bouc, et une veste de cuir noir sur une chemise habillée et un jean neuf. Il se pencha pour m'ouvrir la

portière et me fit signe de monter.

- Où vous allez ? demanda-t-il. Je vous dépose.

Il parlait un français argotique avec un accent prononcé, et j'avais du mal à le comprendre. En m'installant, je remarquai une boîte à chaussures qui paraissait pleine de passeports américains posée sur le siège arrière, et je dus vaincre un instant de panique.

- Je ne sais pas où j'irai après, dis-je. J'espérais que vous pourriez me le dire.

- Les trucs de cette vieille maison, ça vaut un paquet, non ?

- Seulement pour un collectionneur, dis-je.

Il ne semblait pas menaçant, mais je contrôlais trop peu les événements pour me sentir à l'aise.

Il hocha la tête, s'inséra dans la circulation.

- Ça va. Je ne vends pas au détail. Je laisse ça aux types comme Philippe et vous. Pour les vieux trucs, je ne fais que grossiste.

- Cet endroit, qu'est-ce que c'était ?

- Juste un vieil immeuble à Montmartre. Il était détruit. C'est une vieille cinglée qui tenait la boîte, elle pouvait plus suivre. Je vais faire tomber tous les murs et y mettre des bureaux.

- Cette vieille dame, elle est encore vivante ?

- Elle est vivante, mais je crois pas qu'elle va vous parler. Elle déteste tout le monde. Elle vit dans un passé de dingue qui n'a jamais vraiment existé. Même que ça n'avait pas l'air si terrible, à l'époque.

- Vous lui avez beaucoup parlé ?

- Pas vraiment. D'affaires, surtout, quoi. Elle dit que c'était un bordel pendant la guerre, et qu'elle y travaillait. Je crois qu'elle invente.

- Vous parlez de la Seconde Guerre mondiale ?

Vlad hocha la tête comme si c'était évident.

- Il faut vraiment que je rencontre cette femme. Je pourrais la payer pour son temps.

- Elle se fiche de l'argent. C'est pas comme moi. Vous dites que ça vaut un paquet ?

- Si vous avez une carte ou quelque chose de ce genre, je vous promets de vous envoyer de l'argent si ça me rapporte une fortune.

Il réfléchit, puis il dit :

- Non, ça ira. Je vous emmène la voir. Peut-être qu'elle va parler. Qui sait ?

Nous nous dirigeons vers le Sud-ouest, vers le centre de la ville, montant en serpentant dans le Montmartre des artistes, l'endroit le plus élevé de Paris. Vlad ralentit et se pencha devant moi pour me montrer un immeuble étroit de briques rouges coincé entre deux autres immeubles tout pareils.

- Vous voyez ça ? C'est un des miens. Vous ne cherchez pas quelque chose comme ça, non ?

- Désolé, dis-je. Je suis seulement de passage.

- Peut-être quand vous vendrez votre je-ne-sais-quoi et que vous serez riche, hein ?

Les rues étroites et pentues, les jardins clos, les parcs et les lampadaires alignés dans les escaliers paraissaient accueillants et saturés d'histoire. Je pouvais facilement me représenter habitant là, regardant par une de ces baies vitrées tout en préparant le dîner, écoutant Mingus sur la chaîne. Peut-être quand Papa ne sera plus, me dis-je.

Nous descendîmes une allée pavée et nous arrê tâmes sur une place de parking étroite.

L'immeuble, de plâtre et de bois, était en mauvais état, et Vlad me conduisit, trois étages plus haut, jusqu'à une petite porte verte à la peinture écaillée, une des trois du palier. Il frappa, attendit, frappa encore. Au bout d'environ une minute, je me dis qu'il allait renoncer, mais il dit :

- Elle y est, elle s'assure seulement que nous sommes déterminés.

Il continua à frapper et j'entendis enfin un "*je viens, je viens*" étouffé de l'autre côté de la porte qui s'entrebâilla, retenue par une chaîne, et la voix dit, "Oh, Vlad," avec un vague désappointement.

Elle rouvrit la porte sans la chaîne, et au moment où la porte était fermée, j'allumai le minicassette dans la poche de ma veste.

Elle portait un peignoir de chenille rose, qu'elle fermait d'une main, et des chaussons en forme de lapins. Son visage était remarquable... profondément ridé, et pourtant sa peau était si nette qu'elle ne semblait pas assez âgée pour avoir vécu la Seconde Guerre Mondiale. Elle avait les cheveux blancs, avec de curieuses mèches grises et noires, qui lui descendaient jusqu'au milieu du dos, soûplement nattés.

Nous la suivîmes dans sa cuisine.

- Mon grand ami François m'a supplié de vous le présenter. François, voici Madame Rochelle. Elle me prit la main et me regarda intensément dans les yeux.

- Alors, vous êtes un grand ami de Vlad ? Et c'est pour cela que je suis censée vous recevoir ? Je me fia à mon instinct.

- Je viens de rencontrer Vlad, il y a quelques minutes. Je voudrais vous poser des questions au

sujet de l'enregistreur qu'il a trouvé dans votre maison.

Elle me serra la main et hocha la tête.

- D'accord. Vlad, je vais parler à François seul, maintenant.

Vlad hésita, comme s'il avait du mal à croire ce qu'il venait d'entendre. Puis il haussa les épaules et prit une carte de visite dans sa veste.

- Si jamais vous devenez riche, dit-il.

Il me prit par la nuque en un geste bizarrement intime, puis sortit.

- Entrez, dit Madame Rochelle. Si vous tenez à boire quelque chose, j'imagine que je pourrai vous trouver du thé.

Son français, comme celui de Madame B, était musical, mais, dans son cas, plus coulé et rauque. En ce qui me concernait, mon français était encore inégal, mais il me revenait à l'usage.

- Ça ira, dis-je.

Elle m'emmena dans le séjour, qui sentait l'humidité et recevait un peu de lumière de la chambre à coucher et un peu de lumière du jour qui filtrait à travers d'épais doubles rideaux orange. Elle s'assit à un bout d'un faux canapé victorien à la tapisserie florale usée et je m'assis à l'autre.

- Parlez, dit-elle

- Je suis ici parce que Vlad a trouvé un ancien enregistreur dans votre maison et qu'il l'a apporté au marché aux puces de Saint Ouen, et qu'il a terminé chez moi. Avec cette machine, il y avait une bobine de fil métallique datée du 18 décembre 1944. Avez-vous la moindre idée de ce dont je parle ?

- Non, mais je suis fascinée.

Il était clair qu'elle ne l'était pas. Elle alluma une cigarette et regarda par la fenêtre derrière moi.

- Je crois que l'on entend sur cet enregistrement quelqu'un être frappé à mort. Je crois que cette personne était Glenn Miller, le musicien américain.

- Ce n'était pas un très bon musicien, et il n'est pas mort dans ma maison. Les militaires l'ont ramené aux Etats-Unis en avion, dans l'Ohio, je crois, et c'est là-bas qu'il est mort, dans un hôpital. En tout cas, c'est ce qu'un ami docteur m'a dit.

Le sang rugit dans mes oreilles et je crus que j'allais m'évanouir.

- J'avais oublié que mon ami Louis faisait marcher cette machine, poursuivit-elle. Il voulait enregistrer le grand Glenn Miller qui jouait avec l'orchestre du bar de l'autre côté de la rue. Tout le monde était beaucoup trop ivre, Miller surtout, et ils faisaient le bruit d'un piano qui tombe dans un escalier.

- Madame Rochelle, est-ce que je peux enregistrer cette conversation ?

- Pourquoi ?

- C'est la seule façon pour moi de prouver ce qu'il y a sur cette bobine. Cela lui donne de la valeur.

- Vous allez vendre la bobine ?

- Je ne sais pas encore.

- Bon, vous pouvez enregistrer.

J'éteignis subrepticement l'enregistreur en le sortant de ma poche, puis je le posai sur la table basse et le rallumai ostensiblement. Madame Rochelle me regarda d'un air sceptique qui me signifiait qu'elle n'était pas dupe, mais je me sentais mieux en agissant ouvertement.

- Comment est-ce que la bagarre a commencé ? demandai-je vite. Qui est-ce qui l'a frappé ?

- Cela, mon cher, est une histoire beaucoup plus longue. Que savez-vous du marché noir pendant la guerre ?

- Rien, en fait.

- D'accord. On reprend depuis le début, alors.

Elle prit une longue bouffée de sa cigarette et s'installa sur le canapé.

- Quand les Allemands sont arrivés en 1940, ils ont avancé nos horloges d'une heure, pour que nous soyons à la même heure que Berlin. Cela a assombri nos matins et nous a rappelé chaque jour que nous étions vaincus. Cette heure a été la première chose qu'ils nous ont volée, mais ce n'a pas été la dernière.

Au début cela ne semblait pas si terrible. Le long siège nous avait déjà affamés, et quand les premiers chars allemands sont entrés dans la ville, les soldats nous lançaient du chocolat et des cigarettes. Oui, comme vous, les Américains, vous voulez vous imaginer. Nous avons pensé, alors, que les Allemands allaient apporter l'ordre, mais ils n'ont apporté que le *papier timbré*... la bureaucratie, vous savez... et les longues queues. C'est leur propre stupidité qui a encouragé le marché noir. Ils ont embauché des fournisseurs locaux pour répondre à tous leurs besoins, alors bien sûr les gens d'ici ont volé tout ce qu'ils pouvaient. C'était juste là où votre marché aux puces se tient maintenant, à la Porte de Saint-Ouen.

- C'est extraordinaire.

- Ce que vous appelez une coïncidence ? Ce ne sont que des doigts.

Je n'étais pas sûr d'avoir bien entendu.

- Pardon ?

Elle agita les doigts dans ma direction.

- Vous voyez ce doigt-ci et ce doigt-là et vous pensez que ce sont des choses différentes, mais c'est la même main qui les fait bouger tous les deux. Vous comprenez ? Bon. Vous connaissez le mot *se débrouiller* ? Ça veut dire s'en sortir, faire avec. C'est de là que venait le *système D*, la façon de se débrouiller. Tout le monde le faisait. De nos jours, on ne peut trouver personne qui n'ait pas été résistant, mais c'était différent alors. Nous faisons ce que nous avons à faire. Nous volions, nous traitions avec le *milieu*, les criminels, nous vendions notre héritage, nous buvions ou nous droguions dès que possible pour oublier à quel point nous avions faim. Ou nous faisons dans la collaboration horizontale, la prostitution, comme moi. La plupart d'entre nous étaient prostitués à l'époque.

- Vous les américains, vous êtes arrivés, mais il n'y avait toujours rien à manger. Puis les déserteurs américains se sont installés et ils ont repris le marché noir qui est devenu plus important que jamais. Les soldats américains leur revendaient... c'est comme ça que Louis a eu cet enregistreur, par les militaires américains. Et Glenn Miller, c'était l'ami de ce Colonel Baessell, qui était un des pires. Il venait d'Angleterre en avion avec de la morphine qu'il volait à l'armée, cachée dans des cartouches de cigarettes.

Je connaissais ce nom, Baessell, bien sûr. C'était l'autre passager du vol durant lequel Miller était censé avoir disparu.

- Etes-vous en train de dire que Miller était impliqué dans un trafic de morphine ?

- Non. Mais tout le monde savait ce que ce Baessell faisait, et Glenn le savait aussi, probablement. Il appréciait les choses sur lesquelles Baessell pouvait mettre la main. L'alcool et les femmes. Glenn avait d'énormes besoins, et il avait l'alcool vraiment mauvais. Vous savez pourquoi ? Il était rongé de l'intérieur. A l'intérieur c'était un grand musicien, mais à l'extérieur, son corps ne pouvait pas jouer aussi bien. Il aurait donné tout ce qu'il avait pour être Jack Teagarden. On ne peut pas vivre comme ça, en désirant être quelqu'un d'autre.

Mon père adorait Jack Teagarden, et il avait l'habitude de nous faire des discours sur sa technique impressionnante et sur son contrôle du trombone.

- Et alors, que s'est-il passé la nuit de l'enregistrement ?

- Un homme est entré qui cherchait Baessell, un garçon, en fait, très jeune et très nerveux. Il est allé tout droit sur lui, à sa table, il a sorti un revolver et il lui a tiré dessus, pan, en pleine figure. Glenn est descendu de l'estrade et lui a fait sauter le revolver des mains avec son trombone puis ils se sont mis à se battre. A ce moment-là, les gens s'enfuyaient à cause du coup de feu. Ils savaient que la police allait arriver et plusieurs d'entre eux n'auraient pas dû être là, des déserteurs, des trafiquants de marché noir comme Louis. Malgré tout, quelqu'un aurait pu arrêter la bagarre. Mais on n'aimait pas les Américains ici. Ils n'avaient pas souffert autant que nous.

Je pensai aux images du carnage d'Omaha Beach que j'avais vues et je faillis dire quelque chose, mais elle me coupa.

- Quelques semaines de combat, ce ne sont pas des années de privations, dit-elle

- Et beaucoup de ces hommes étaient comme Glenn et Baessell, ils n'avaient jamais vu de combat. Ils étaient venus et avaient pris ce qu'ils voulaient... des femmes, surtout, parfois de force... et ils pensaient que nous devrions leur en être reconnaissants.

- Qu'est-ce qui est arrivé à Miller ?

- Comme je l'ai dit, il avait l'alcool vraiment mauvais, et il était très ivre. La plupart des bagarres que j'ai vues n'ont pas duré longtemps, mais celle-ci... Glenn était fou de rage et ne voulait pas s'arrêter, et le garçon, à la fin, il cognait la tête de Glenn contre le sol. J'ai essayé d'arrêter ça, à la fin, puis la Police Militaire est arrivée et a emporté Glenn. J'étais sûre qu'ils allaient nous arrêter, mais apparemment ils savaient qui était le garçon qui avait tué Baessell, et il est parti avec eux, et ils ont dit que si jamais on parlait, on aurait des ennuis.

- Vous dites que l'armée américaine était impliquée dans la mort de Baessell ?

- Est-ce que je crois que l'armée américaine voulait peut-être empêcher Baessell de continuer à voler leur morphine et ne voulait pas de la publicité que lui aurait faite un procès ? Qu'est-ce que vous croyez ?

- En avez-vous jamais parlé à quelqu'un d'autre ?

- Je l'ai dit une fois à un Américain, après la guerre, et il s'est mis très en colère contre moi et il a dit que je mentais. Puis il y a quelques années une femme d'Angleterre m'a trouvée. Elle écrivait un livre sur Miller, mais elle est repartie et je n'ai plus jamais entendu parler d'elle, ni vu son livre.

- Vous souvenez-vous de son nom ?

- Je regrette. Je sais que ces choses-là sont très importantes pour vous tous, mais je ne m'en

soucie pas. La vie est courte, dit-on, mais la mienne a été trop longue, et je suis fatiguée.

- Vous n'avez jamais pensé aller voir les journaux quand vous avez vu les faux comptes-rendus de la mort de Miller ?

- Pour quoi faire ? Quand votre gouvernement décide de raconter un mensonge, ce n'est pas rien. Comme en ce moment, votre Président ment et il ne lui arrive rien, mais ce type, Wilson, parle de ces mensonges et le gouvernement monte un coup pour que sa femme soit tuée.

J'essayai de trouver une façon polie de lui demander si elle avait pu se tromper.

- Alors vous connaissiez bien Miller ? C'était un habitué ?

- Quand je parle de ses besoins, c'est d'expérience. Ce n'était pas quelqu'un de mauvais. Ce n'était pas un joueur de trombone remarquable, mais il avait un vrai don pour les arrangements. Il avait le sens de l'humour. Il était loyal envers ses amis, et il était assez courageux pour s'en prendre à ce garçon au revolver. Je ne comprends pas votre pays. Vos héros ne peuvent pas avoir des besoins ? Vous voulez mettre Clinton en accusation pour avoir eu des relations sexuelles, mais vous laissez Bush voler votre élection et dépecer le pays pour ses amis riches. Tous ces soldats qui ont combattu Hitler doivent être de courageux idéalistes qui se battaient pour la Bonne Cause. Eh bien, les soldats que j'ai vus, la moitié d'entre eux transportaient du vin dans leurs gamelles et ils voulaient savoir pourquoi ils auraient dû mourir pour des Français idiots. Mais on n'entend jamais cela maintenant, comme on n'entend pas que Glenn Miller est mort ivre dans un bordel. Votre père, il a fait la guerre ?

- A la fin. Il était très jeune.

- Beaucoup l'étaient à la fin. Rien que des enfants.

- Il était avec le groupe qui a découvert Dachau.

- Ah oui, les camps. Les Américains ont fait beaucoup de mauvaises choses dans les camps.

- Les *Américains* ?

- Ils ont torturé et tué les gardiens. Fusillé des prisonniers de guerre allemands pour se venger.

Parce qu'ils ne pouvaient pas vivre avec ce qu'ils avaient vu, et qu'ils n'étaient que des êtres humains. Des êtres humains comme Glenn Miller.

- Je pense que vous devriez partir maintenant.

Elle regarda sa montre.

Et ce fut tout. Deux minutes après je me retrouvai dans la rue, étourdi par l'excès d'informations, ignorant la pluie, serrant d'une main mon magnétophone et de l'autre mon parapluie replié. Je m'assis sur les marches de son immeuble et rembobinai la bande sur quelques secondes pour m'assurer que j'avais bien son histoire. Elle y était, claire et nette.

- Sacré Nom de Dieu, dis-je.

Je remis le magnétophone dans ma poche et j'ouvris mon parapluie puis je me mis à marcher.

La nuit tombait. Au carrefour, je me retrouvai rue Lamarck, et je la suivis pour descendre la butte, passant devant les dômes d'un blanc éclatant et les tours du Sacré Coeur, puis je pris la longue volée de marches jusqu'à la Place Saint-Pierre.

C'était la trouvaille de ma vie, et maintenant il fallait que je décide ce que je devais en faire. Mon premier instinct me disait d'y aller doucement, d'envoyer quelques mails pour faire savoir ce que j'avais aux principaux collectionneurs, puis de laisser le bouche à oreille déclencher la frénésie qui s'en suivrait sans aucun doute.

Elle avait réveillé de multiples émotions, mais mon sentiment dominant était le triomphe. Il y avait longtemps que j'attendais ça et je n'allais pas le rater.

Mon vol de retour ne partait pas avant le mercredi matin. Je passai le mardi à visiter le Musée Rodin et l'exposition Gustave Moreau au Musée de la Vie Romantique, puis je choisis quelques cadeaux aux grands magasins du Printemps, dont un collier avec des icônes de la Vierge qui avaient l'air russes pour Ann. Je me sentais différent, regonflé. Personne ne me regardait, mais ce n'était que parce qu'ils ne savaient pas quel secret je portais.

Puis, à la tombée du soir, je fis un tour dans le quartier de Pigalle. C'était là que Glenn Miller venait boire et libérer ses démons intérieurs. Le quartier avait changé, bien sûr, depuis 1944. Le Moulin Rouge proposait maintenant un dîner-spectacle genre Las Vegas, des nudités coiffées de plumes pour des cargaisons de touristes, et les boutiques étaient pleines de sex toys et de gadgets... mais il y avait toujours des prostituées, des spectacles de strip-tease et des hommes solitaires aux cols relevés contre la nuit.

Je passai à l'hôtel vers sept heures pour appeler mon père et m'enquérir de sa santé, et le réceptionniste de nuit m'arrêta dans le hall.

- Un homme est passé cet après-midi, qui vous cherchait, Monsieur. Il a laissé ce message.

C'était une note manuscrite, en anglais. "Il est urgent que je vous parle aujourd'hui. Veuillez m'appeler dès que vous recevrez ceci, quelle que soit l'heure." Il y avait un numéro de téléphone local et

un nom, David Smith.

Je composai le numéro sur mon téléphone, nerveux à la limite de la peur. Je dus me remémorer que mon passeport était en règle, que je n'avais pas de dettes, et que je n'avais rien fait de mal.

Une voix féminine me répondit, et quand je m'identifiai, elle passa à l'anglais avec un accent américain ordinaire.

- Monsieur Smith attendait votre appel. Pouvez-vous rester en ligne, s'il vous plaît ?

Quand Smith prit la communication, il parlait aussi comme un présentateur télé américain.

- Monsieur Delacorte. Merci d'avoir rappelé. Si vous pouvez me consacrer une demi-heure ce soir, je dispose d'informations qui vont vous intéresser, je le crois.

- Essayez-vous de me vendre quelque chose ?

- Ce serait plutôt le contraire. Savez-vous ce qu'est un "Missing Air Crew Report" ? Si par exemple, un avion militaire avait disparu durant la Seconde Guerre Mondiale lors d'un trajet entre un aérodrome de la campagne anglaise et Paris, un rapport aurait été établi. M'accordez-vous votre attention maintenant, Monsieur Delacorte ?

- Oui. Oui, je comprends.

- Je pourrai être à votre hôtel dans vingt minutes. Est-ce que ça ira ?

- Oui, je suppose.

- Parfait. Alors, à tout de suite.

Je déposai mes paquets dans ma chambre et me lavai. Oui, je voulais voir un "Missing Air Crew Report" sur Glenn Miller, mais comment un étranger le saurait-il ?

J'attendais dans le hall quand il arriva, vingt minutes après que j'aie raccroché exactement. Il avait l'air d'avoir près de quarante ans. Il portait un onéreux costume gris sur mesure, mais son port et sa coiffure trahissaient le militaire. Son autorité calme, dépassant la confiance en soi frisait l'intimidation.

Il me serra la main avec fermeté et dit :

- Est-ce qu'il y a un endroit où nous pouvons parler ?

- Ma chambre est un peu petite, dis-je.

Aussi ridicule que cela puisse paraître, je ne voulais pas me retrouver seul avec lui.

Il montra du menton une banquette de l'autre côté du hall.

- Ici cela convient, je pense. Nous n'en avons pas pour longtemps.

Nous nous installâmes et il ouvrit l'enveloppe de papier kraft qu'il portait et en sortit une unique page faxée sur une feuille blanche ordinaire.

- Vous pouvez lire cela ici. Je ne peux pas vous laisser le recopier ou prendre des notes. Quand vous aurez terminé, je l'emporterai.

C'était un formulaire rudimentaire, qui venait d'un original ronéotypé. En haut, il y avait écrit "CONFIDENTIEL" et au-dessous "MACR N° 10770." Le titre disait "MINISTERE DE LA GUERRE / QUARTIER GENERAL DE L'AVIATION / WASHINGTON." Je parcourus le rapport, qui détaillait le commandement, l'escadrille, la date du départ et la destination. Il était daté du 15 décembre 1944. Le dixième paragraphe donnait la liste des personnes qui avaient été dans l'avion : John Morgan, le pilote, le Lieutenant Colonel Normal R. Baessell et le Major Alton G. Miller, les passagers.

Le paragraphe 5 était le plus intéressant : "L'AVION A ETE PERDU, OU ON ESTIME QU'IL A ETE PERDU, EN RAISON DE." Il y avait un "x" à côté de "Autres circonstances comme suit," puis les mots : "Détruit par accident quand l'appareil s'est égaré dans la zone de largage de bombes de la Manche."

Je relus le tout.

- Vous êtes sérieux ?

- L'avion Norseman dans lequel le Major Miller était passager a survolé par accident une zone de la Manche qui était utilisée pour larguer des bombes après des missions écourtées. Plusieurs observateurs qui se trouvaient dans un des bombardiers ont identifié avec certitude le Norseman.

- C'est l'histoire de Fred Shaw qui était dans les tabloïds dans les années 80. Elle est pleine de trous. Personne d'autre ne s'est jamais présenté, il n'y a pas eu de commémoration, pas d'épave...

- Et pas de Rapport. Pas accessible au public, en tous cas. Moralement, C'aurait été un désastre si la vérité avait été révélée quand nos hommes se battaient encore.

- Je pense que ceci est un faux. Pour commencer, l'initiale centrale de Baessell n'était pas "R".

- Sans vouloir vous offenser, Monsieur Delacorte, je pense que vous êtes un peu paranoïaque. La dactylo de l'Armée a tapé un "R" à la place d'un "F". Ce n'est qu'une coquille.

- Si c'est la vérité, pourquoi ne pas l'admettre maintenant ?

- Si ça ne tenait qu'à moi, je le ferais. Mais l'armée hésite un peu à prendre la responsabilité des dissimulations passées en ce moment.

A cause des dissimulations actuelles, me dis-je. Je ne le dis pas à voix haute parce que j'avais peur de lui.

- Ce qui compte, dit-il, avec ce qui aurait dû passer pour un sourire sympathique, c'est que tout ce que vous avez pu entendre d'autre n'est tout simplement pas vrai. Il y a par exemple des rumeurs qui disent qu'il a été assassiné, et bon nombre d'autres scénarios tirés par les cheveux. C'était un accident, tout simple. Une sacrée malchance.

- Vous m'accusez d'être paranoïaque, mais que suis-je censé penser quand vous surgissez comme cela ? Qui êtes-vous ? Pour qui travaillez-vous ? Comment avez-vous su que j'enquêtai sur la mort de Miller ? Qui vous a parlé de moi ?

- Je regrette, Monsieur Delacorte. Je vous ai dit tout ce que je pouvais.

Il me reprit doucement le rapport des mains et le remit dans l'enveloppe.

- Ce que je vous dirai, c'est que j'ai la loi avec moi et que le Major Miller et le Colonel Baessell ont tous les deux des parents en vie. Si vous faites sciemment circuler des histoires diffamatoires sur l'un ou l'autre, vous pourriez vous retrouver... vous et vos possessions pertinentes... embarqués dans un litige très déplaisant.

Smith, ou quel que soit son nom, se leva.

- J'espère que je vous ai été utile, dit-il. Profitez du reste de votre séjour.

Je ne pus ni manger ni dormir. Je restais assis dans ma chambre dans la pénombre et me repassais tout ce qui était arrivé depuis que j'étais venu à Paris. Avais-je été suivi ? Qu'en était-il des hommes en imperméable du Marché Vernaison ? Aucune personne en relation avec l'enregistreur... Ni Philippe, ni Vlad, ni Madame B... ne savait où je logeais. Est-ce que quelqu'un lisait mes mails ?

Et que devais-je croire au sujet de Miller ? Madame Rochelle avait paru tout à fait convaincante, mais elle avait des opinions politiques et la seule preuve qui appuyait ses dires était une étiquette manuscrite sur une bobine de fil enregistreur, dans mon coffre en Caroline du Nord à l'heure actuelle. Si n'importe qui d'autre que Miller avait été enregistré, ou si la date était fautive, son histoire n'était qu'un conte. Quant à "David Smith," à supposer que ce soit un militaire, il avait, lui aussi, une raison de mentir. Des officiers américains impliqués dans un trafic de drogue, et l'Armée impliquée dans un coup d'état dans le milieu du marché noir, c'était bien pire que son scénario d'un tir ami.

Mais ce qui me revenait encore et encore, c'était la trahison. Quelqu'un que j'avais côtoyé ces quatre derniers jours me trompait.

Il fallait que je fasse quelque chose. J'appelai ma compagnie aérienne et je demandai un dispendieux changement de vol pour partir vendredi... de Londres.

J'arrivai à la gare de Waterloo par le train de Paris peu après midi, et j'appelai d'une cabine le numéro que Sandy m'avait donné. J'obtins une dame âgée dans un magasin de fleurs qui n'avait jamais entendu parler de Sandy ou de qui que soit qui réponde à sa description.

- Désolée, mon chou, dit-elle. Vous allez trouver quelqu'un d'autre, j'en suis sûre.

J'étais moins surpris que curieux de savoir jusqu'où allait la tromperie. Je pris le métro pour aller deux stations plus au nord, à Charing Cross Road, et fit rouler ma valise sur les trottoirs encombrés d'Oxford Street puis dans Marks and Spencer. Je trouvai le comptoir des produits de beauté et j'allai demander à une vendeuse où je pouvais trouver Sandy quand je la vis.

Elle croisa mon regard et une expression qui ressemblait à de la panique passa sur son visage. J'approchai d'elle, vis le nom "Margaret" sur son badge et dis :

- Qu'est-ce c'est, Sandy ou Margaret ?

- Baisse la voix, s'il te plaît. S'il te plaît. C'est Margaret.

- De quoi as-tu si peur ?

- Est-ce que tu pourrais faire semblant d'acheter quelque chose, s'il te plaît ?

Tout le monde me connaît ici. Je ne veux pas qu'ils se mettent à poser des questions.

Je pris un tube de rouge à lèvres, ouvris le capuchon, dessinai un trait rouge sang sur un bout de papier.

- Quelles sortes de questions ?

Elle baissa les yeux et chuchota.

- J'ai un mec. Ils le connaissent tous. S'il entend dire qu'un type séduisant et plus âgé est venu me voir, je vais être dans la merde, c'est sûr.

Je me dis que le "séduisant" était bien trouvé.

- Il faut qu'on parle.

- Pas ici. Je prends ma pause déjeuner dans un quart d'heure. Je te retrouverai juste derrière l'entrée principale du magasin HMV de l'autre côté de la rue.

- Tu ne vas pas me poser un lapin, ou si ?

- J'y serai. Dans un quart d'heure, je te le promets. Va t'en maintenant, d'accord ?

Je rôdai derrière l'entrée principale du magasin de disques géant, vérifiant l'heure à ma montre

quand je n'étais pas en train de regarder Oxford Street au dehors. Je savais qu'il lui serait facile de se glisser dans la foule et de disparaître si elle en avait l'intention, et ce fut avec un grand soulagement que je la vis enfin qui se dépêchait sur le trottoir.

Je sortis à sa rencontre et elle dit :

- Marchons. Je ne veux pas que quelqu'un nous voie ici.

Nous partîmes vers l'Ouest, dans la direction de Tottenham Court Road.

- Alors ton ami est du genre violent, c'est ça ?

Elle avança un bon moment en silence, puis elle dit :

- Oui.

- Est-ce lui qui t'a fait cette cicatrice ?

- Non, ça c'était vrai.

- As-tu jamais travaillé à un livre sur Glenn Miller ? Interrogé des gens pour cela ?

Elle me regarda de côté comme si elle évaluait ma santé mentale.

- Non.

Cela me laissait le plus difficile.

- As-tu parlé de moi à quelqu'un ? A Paris, ou ici ? A n'importe qui, je veux dire, une amie, un étranger, un flic ?

- Non. C'est mon secret.

Elle s'arrêta et me regarda d'un air de défi.

- Tout ce que je t'ai dit est vrai sauf mon nom et le numéro de téléphone que tu m'as demandé.

- Tu ne m'as pas parlé de ton "mec".

- Tu n'as pas demandé. Tu n'as fait que supposer.

Elle se remit à marcher.

- J'avais besoin de ce que tu m'as donné. Peut-être que ça me donnera enfin le cran de changer de vie. Mais si j'en parle à quelqu'un, ça ne m'appartiendra plus. Je ne veux pas le partager.

Le son de ses talons sur le bitume faisait penser au tic-tac d'une énorme horloge.

- C'est vraiment arbitraire, non ? dis-je soudain. Ceux que nous choisissons de croire ? C'est sujet à la contrainte, ou à l'habitude, ou aux vœux pieux.

- Tu es en train de dire que tu ne me crois pas ? Je ne te le reproche pas.

- Non. Je suis en train de te dire que si. Que je te crois.

- Je suis vraiment désolée, dit-elle. Je ne croyais pas que je te reverrai jamais.

Au bout d'un moment, je dis :

- Je t'ai menti aussi. Quand je t'ai dit que je n'avais jamais triché ? J'ai triché. J'ai eu une liaison, vers la fin de mon mariage. J'ai détesté mentir, même si je n'ai pas pu résister au sexe, en tous cas pas pendant un moment. Mais j'ai rompu et je me suis juré que je ne recommencerais pas, et que soit je sauverai mon mariage soit je m'en irai. J'ai fini par partir.

- Ça ne fait rien. Je veux dire, vu les circonstances, je serais assez hypocrite de me plaindre, non ?

Elle tendit la main et m'ébouriffa les cheveux.

- C'est pour ça que tu as fait tout ce chemin ? Pour te confesser ?

- Quelque chose de bizarre est arrivé hier soir à Paris. Ce n'est pas une chose dont j'ai envie de parler, mais il fallait que je sache si tu y étais mêlée. Il fallait que je te voie en face, pour en être sûr.

- Et maintenant ?

Je n'y avais même pas pensé jusque là mais quand je le fis cela me sembla inévitable.

- Je voudrais que tu fasses quelque chose pour moi. Peux-tu te faire porter malade demain ?

- Je viens de rentrer de vacances.

- Dis leur que tu as attrapé quelque chose à Paris.

Elle rit, puis redevint sérieuse.

- Ecoute. Ce qui s'est passé à Paris...

- Ce n'est pas ça. Il faut que j'aille voir un aérodrome abandonné à environ quatre-vingts kilomètres au nord d'ici. L'endroit s'appelle Twinwood Farm.

J'appelai mon père et lui dit que j'avais changé de vol, puis je passai le reste de la journée à louer une voiture, à trouver l'hôtel le moins cher possible et à lire à la Bibliothèque Nationale. Margaret me rejoignit à l'hôtel le lendemain matin, elle portait un jeans et un pull, et je ressentis un élan de désir pour elle dont je ne pouvais pas me défaire, semblait-il.

Nous quittâmes Londres par la M1 en direction du nord, puis nous prîmes la M6 jusqu'à Bedford. J'avais trop à penser pour avoir envie de parler beaucoup. Margaret parlait librement de son ami, de son travail, de combien ses amis avaient envié ses vacances à Paris, et j'étais plutôt content de la distraction.

Dans la ville d'Oakley, je m'arrêtai à la poste, et demandai à un homme d'une soixantaine d'années s'il avait jamais entendu parler de Twinwood Farm.

- Vous voulez rire, mon garçon, dit-il. Tout le monde connaît maintenant, avec ce festival Glenn Miller qui se tient juste là en août.

Nous suivîmes ses indications et roulâmes droit à l'Est, traversant le petit village d'Oakley Hill, puis suivant une route goudronnée bien entretenue. Nous traversâmes une forêt peu dense, puis nous passâmes devant des hangars restaurés et des dépendances pour nous arrêter devant la tour de contrôle, un cube en brique de deux étages peint de larges bandes de camouflage marron et vert olive. Je m'y garai et nous sortîmes sous un vent froid. Margaret alla jusqu'au bâtiment et regarda par la fenêtre.

- C'est une sorte de musée, me cria-t-elle.

Elle lut sur une plaque : "...ouvert le 2 juin 2002... contient un hommage au Major Alton Glenn Miller, qui partit d'ici pour son dernier vol le 15 décembre 1944."

Au bout d'un moment elle revint là où je me tenais à côté de la voiture, se serrant elle-même dans ses bras pour se protéger du froid.

- Tu ne veux pas regarder ?

- Je croyais qu'il resterait peut-être quelque chose de lui ici, dis-je. Mais j'arrive trop tard. Le mythe l'a emporté.

- Les gens ont besoin de mythes.

- Nous avons besoin de la vérité. Mais nous n'en obtenons que la version pour parc d'attraction. Et tout le monde s'en fiche.

- Pas toi, dit Margaret. Est-ce que cela ne suffit pas ?

Je déposai Margaret à une station de métro près de l'agence de location de voitures. Nous avions de vrais numéros de téléphone cette fois-ci, mais je doutais que nous les utilisions jamais. Je dormis mal cette nuit-là, et pas du tout durant le long, très long après-midi du vol de retour aux Etats-Unis.

J'allai directement de l'aéroport à l'hôpital et trouvai Ann et mon père qui étaient en train de regarder les informations. Mon père éteignit la télé dès qu'il me vit ; Ann parût vouloir protester puis elle changea d'avis. Je les serrai l'un après l'autre dans mes bras et je leur donnai leurs cadeaux puis nous bavardâmes au sujet de mon vol, de comment mon père se sentait, du repas insipide qu'il venait de manger.

- Alors, dit enfin mon père. Comment s'est passée cette vaine recherche ?

Je m'assis au bord du lit et je lui pris la main.

- J'ai trouvé quelqu'un qui dit que c'était Miller sur l'enregistrement. Ce que tu as entendu, c'est le bruit de son meurtre... de son meurtre par quelqu'un qui travaillait pour l'armée américaine.

Il semblait que, quelque part au-dessus de l'Atlantique, j'avais décidé qui j'allais croire.

- On ne peut pas faire confiance aux Français. Ils sont tous communistes.

Il sourit comme s'il plaisantait.

- Je voudrais te demander quelque chose, Papa. Je veux que tu me parles de Dachau.

- C'était horrible. Tu as vu les photos. Tu n'as pas besoin que je t'en parle.

- Si, j'ai besoin que tu m'en parles. Je veux que tu me dises ce que tu as fait là-bas.

Il vit alors que je savais, et que je ne le laisserai pas se défilier.

- Je n'ai pas envie d'en parler, dit-il doucement.

- Francis ? dit Ann.

Je la fis taire de la main.

- J'ai appris des choses à Paris, puis j'en ai lu d'autres à la bibliothèque à Londres.

Mon père dit :

- Je ne suis pas obligé de...

- Il faut que nous arrêtons de prétendre que tout est simple, papa, noir ou blanc, la Meilleure Génération et l'Axe du Mal. Nous devons prendre la responsabilité de ce que nous faisons, et dire la vérité à ce propos. Nous pouvons commencer tout de suite.

Je le fixai jusqu'à ce qu'il détourne les yeux.

- Ann, dit-il, peux-tu nous laisser seuls un moment ?

Elle commença à se lever et je dis :

- J'aimerais qu'elle reste pour l'entendre.

Je sentais le poids de son regard derrière ma tête.

- Francis, qu'est-ce que tu crois que tu es en train de faire ?

- Assieds-toi, lui dis-je, regardant toujours mon père. Papa, dis-moi ce que tu as fait.

Il resta si longtemps immobile que j'eus peur d'avoir provoqué une autre attaque. Puis les

larmes se mirent à couler sur ses joues.

- Je n'en ai jamais parlé à personne, dit-il. Jamais.
- Vas-y, dis-je. Nous t'aimons. Rien de ce que tu vas dire ne peut changer cela.
- Ça pourrait. Ça pourrait très bien.

J'attendis.

Il soupira puis dit :

- Ce n'était pas un camp d'extermination, pas comme Auschwitz. Ceux-là se trouvaient tous en Pologne. Dachau était un camp de travail. Ce n'est pas qu'il y ait eu beaucoup de différence, sauf qu'ils gardaient les prisonniers plus longtemps en vie. Plus ou moins en vie. Tu as vu les photos, tous les deux vous l'avez toujours su. Pas nous. Nous étions des gamins, pour la plupart d'entre nous, et nous avons grandi dans un monde sain et raisonnable. Jusqu'à ce que nous entrions dans ce camp, nous ne savions pas pourquoi nous nous battions dans cette guerre, pour commencer. Nous pensions qu'il s'agissait de faire le ménage de quelqu'un d'autre. Nous savions que les Allemands étaient brutaux et inhumains, mais rien ne nous avait préparé à ce que nous avons vu.

Nous sommes devenus fous, tous. On ne pouvait pas regarder ces restes d'humanité affamés, brutalisés, et ressentir autre chose que de la rage et de la haine. Une rage aveuglante, meurtrière.

- Vous avez fusillé les gardiens, dis-je.
- Nous les avons mis en rangs et fusillés.
- Sans jugement, dis-je.
- Sans jugement ni questions, rien. Mais ce n'était pas ça le pire.
- Dis-moi le pire, Papa.

- Nous devons fouiller tous les bâtiments. J'étais avec un juif de Brooklyn, un grand dur qui s'appelait Schlomo. Nous avons trouvé un des gardiens qui se cachait dans les latrines. Schlomo m'a dit de le garder là, puis il est sorti, et il est revenu... il est revenu avec un des prisonniers. Et nous avons déshabillé le gardien et...

Il bafouilla.

- Continue, dis-je, et je lui serrai la main.

- Et nous avons donné une baïonnette au prisonnier. Mes nerfs ont lâché à ce moment-là, mais Schlomo est resté et il a regardé.

Mon père inspira longuement et il ferma les yeux.

- Il m'a dit ce qui s'était passé après. Le prisonnier... d'abord il a châtré le gardien. Puis il l'a énucléé, un oeil après l'autre. Puis il s'est mis à le poignarder, de plus en plus rapidement, encore et encore. C'est seulement alors que le gardien a fini par se mettre à hurler, puis ils hurlaient tous les deux, puis tous les trois, et de dehors, je les entendais.

Mon père ouvrit les yeux.

- Peu m'importe le gardien. Il n'y avait pas de torture, de punition assez horrible pour ce qu'il avait fait. Mais je ne me pardonnerai jamais d'avoir laissé ce pauvre salaud de prisonnier devenir un assassin lui aussi. C'est comme si je lui avais enlevé sa dernière parcelle de dignité.

Je serrai mon père dans mes bras et le laissai pleurer un moment.

- En as-tu jamais parlé à Maman ?
- Non, dit-il. Elle aurait...
- Dis.

- Un jour, des années plus tard, quand je m'y serais le moins attendu, elle l'aurait utilisé contre moi.

- Jamais, dit Ann en un chuchotement sifflant. Jamais elle ne l'aurait fait.

Je lâchai lentement mon père, lui caressai plusieurs fois le front, puis me retournai vers Ann.

- Si, Ann. C'est ce qu'elle aurait fait.

Ses yeux me brûlaient avec haine.

- Pendant cinq ans, je suis resté à l'écart et je t'ai laissée la transformer en sainte de plâtre.

Chaque fois que Maman avait peur... comme après ces énormes disputes, avec des hurlements, qu'elle avait avec Papa... tu te souviens ?... elle devenait froide et mauvaise et rancunière. Tu le savais.

Maintenant c'est comme si tu te changeais en elle, et je déteste ça.

- Va t'en, chuchota Ann. Fiche le camp d'ici.

- Pas cette fois-ci. Tu m'as chassé du lit de mort de Maman et je ne vais pas te laisser recommencer.

- Tu ne sais pas t'occuper des gens, Francis. Tu es trop gâté et trop égoïste. C'est Maman et moi qui t'avons rendu comme ça, malheureusement, en te donnant tout ce que tu as toujours voulu.

- Je n'ai pas tout ce que j'ai toujours voulu, dis-je lentement. Je ne l'ai jamais eu. Papa et Maman n'étaient pas un couple parfait. Nous ne sommes pas des enfants parfaits. Aucun de nous deux.

Je vis la colère la submerger, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus parler. Elle bondit hors de son

fauteuil et quitta la chambre en courant.

- Elle est tellement en colère, dit mon père. Je n'ai jamais compris cela.

- La mort de Maman l'a beaucoup choquée.

- Ouais. Moi aussi.

Nous restâmes un moment silencieux, puis il dit :

- Que vas-tu faire de cet enregistrement ?

- Je suppose que je vais le faire écouter aux gens. En commençant par le Washington Post. S'il ne veulent pas en parler, j'irai au New York Times puis je continuerai en descendant. Je le mettrai sur Internet et je le donnerai à des étrangers dans la rue. Si on me fait un procès, tant mieux. L'histoire doit être connue. C'est important.

- D'accord, dit mon père.

Il était minuit passé à Paris et le manque de sommeil me faisait souffrir.

- Veux-tu que je rallume la télé ? lui demandai-je.

- Ce serait super.

Je m'endormis presque tout de suite dans le fauteuil, et quand je me réveillai, la chambre était sombre et silencieuse. J'allai à la fenêtre et je regardai les étoiles un moment. Mon père fit un bruit et il se retourna.

- Frank ? dit-il d'une voix ensommeillée.

Je m'assis à côté de lui et lui touchai l'épaule.

- Je suis ici, dis-je. Je suis ici.